

GRM 3^{ème} année – Séminaire « Mouvements étudiants et luttes sociales »

**Althusser et Mai 68 :
La Lettre d'Althusser à M. A. Macciocchi du 15 mars 1969
Texte présenté et traduit par Julien Girval-Pallotta**

*Ce texte d'Althusser est un long extrait d'une lettre à Maria Antonietta Macciocchi datée du 15 mars 1969. A l'origine, il s'inscrivait dans un projet de publication des échanges épistolaires du philosophe français et de la candidate communiste à la députation à Naples (pendant mai 1968), et, en effet, l'éditeur italien Giangiacomo Feltrinelli publie l'ouvrage en 1969 sous le titre *Lettere dall'interno del P.C.I. a Louis Althusser*. Une traduction française était envisagée chez Maspero. Or, le projet original a été abandonné : Althusser a rebroussé chemin. L'ouvrage a bien été traduit de l'italien et publié en 1970, mais sans les onze lettres d'Althusser. Pourquoi Althusser a-t-il ainsi abandonné Macciocchi ? Il semblerait que deux raisons puissent être avancées. Premièrement, il est possible qu'il ait cédé aux pressions du PCF (solidaire du PCI en l'affaire), et qu'il n'ait pas voulu cautionner publiquement une critique du fonctionnement du PCI¹ (les réactions des communistes italiens à l'ouvrage de Macciocchi ont été très négatives dans l'ensemble). Deuxièmement, il est également vraisemblable qu'Althusser ait retiré ses lettres surtout pour soustraire au public français la dernière d'entre elles : celle du 15 mars 1969, qui livre son interprétation détaillée des événements de mai 68, et notamment sa critique de la perte de contact du Parti avec la jeunesse étudiante. Cette interprétation de Mai n'est pas conforme à la version officielle du Parti. Néanmoins, il faut dire qu'Althusser a donné une idée de son interprétation de Mai au lecteur français dans un article publié en 1969 dans la revue communiste *La Pensée*², article publié en réponse à un article de son ancien élève (et ami) Michel Verret, donc un article peut-être limité par sa portée polémique. Quoi qu'il en soit, il demeure vrai que la lettre à Macciocchi du 15 mars 1969 reste l'analyse la plus développée qu'Althusser ait fournie du mouvement de Mai.*

Si l'ouvrage de Macciocchi n'a pas été traduit in extenso en français, en revanche il l'a été en anglais par Stephen Hellman en 1973 aux éditions NLB. C'est à partir de cette version que nous avons traduit cette lettre d'Althusser. Nous faisons précéder notre traduction d'un résumé du début de la lettre pour rendre la lecture parfaitement intelligible.

Althusser commence par expliquer en quoi a consisté Mai : la rencontre historique de deux types d'actions, la rencontre de la lutte de classe de la masse des ouvriers et employés français et des actions des étudiants, lycéens et jeunes travailleurs intellectuels. Il s'agit d'une rencontre historique qui n'a pas donné lieu à une fusion. La rencontre a eu lieu lors de

¹ La lettre conclusive de Macciocchi à Althusser datée du 1^{er} juillet 1968 expose clairement l'un des enjeux du livre (si ce n'est l'enjeu principal) : proposer une critique du fonctionnement bureaucratique et électoraliste du parti. On peut citer ce passage significatif : « Si je devais, en conclusion de ces lettres, dire quel est le *problème des problèmes*, parmi tant de choses vues, entendues, dites, écrites, je dirais que c'est le *problème* du parti, qui ne peut être séparé de *sa ligne politique*. Plus concrètement : que doit-on faire pour transformer l'énorme charge d'énergie libérée par le parti au cours d'une campagne électorale, en charge révolutionnaire permanente ? ».

² On trouve aujourd'hui cet article intitulé « A propos de l'article de Michel Verret sur le 'Mai étudiant' » recueilli dans le volume *PenseR – Louis Althusser, Le Temps des cerises*, coll. « Les dossiers de *La Pensée* », Paris, 2006, p. 63-84.

la manifestation du 13 mai, manifestation unie par le slogan « Dix ans, ça suffit ! », un slogan politique négatif. Mais, de cette manifestation, Althusser retient également le désaccord objectif entre les slogans ouvriers et les slogans étudiants. Les étudiants et intellectuels (avec Sauvageot et Geismar à leur tête) demandaient non pas simplement un changement de gouvernement (« Dix ans, ça suffit ! ») mais, tout simplement, « la révolution ». Cet appel « révolutionnaire » prit la forme parfois de slogans anarcho-syndicalistes (qui représentaient une synthèse de l'anarchisme qui était dominant à ce moment parmi les étudiants et le révolutionnarisme des « doctrinaires » du SNES-SUP et de l'UNEF) : « Pouvoir ouvrier ! » ; « Pouvoir étudiant ! » ; « Pouvoir paysan ! ».

Mais l'immense masse des travailleurs avait des buts tout à fait différents en tête, qui prenaient la forme des slogans politiques défensifs (« Dix ans, ça suffit ! ») et des slogans de la lutte de classe économique.

Ce désaccord a dicté le ton de la suite des événements (au sens à la fois chronologique et historique).

Les étudiants ont occupé la Sorbonne et l'Odéon et en ont fait des bases de l'agitation idéologique. Quelques ouvriers, jeunes et d'autres moins jeunes, sont venus librement dans ces lieux.

« Les étudiants, quant à eux, cherchaient à se surpasser les uns les autres dans leur désir de « servir le peuple » et d'« aider les ouvriers », et c'est dans cet esprit qu'ils sont allés aux portes des usines pour offrir leurs services. Au début les portes s'ouvrirent pour eux presque partout, mais plus tard (avec certaines exceptions, par exemple Flins, où il n'y a pas de grilles) elles restèrent fermées, à la grande désillusion des militants étudiants. Dans certains cas (Flins, Cléon, Nantes, Sochaux), les étudiants ont pu participer directement aux violentes batailles provoquées par l'intervention des CRS dans les usines. Un jeune étudiant est même mort, noyé à Flins, et deux ouvriers ont été tués par des coups de fusil à Sochaux (affrontements dont les CRS ne sont eux-mêmes pas sortis indemnes).

Mais d'une manière générale, les masses de travailleurs n'ont pas répondu à l'enthousiaste invitation des étudiants. Il y avait un gouffre bien trop visible, et par conséquent un manque de compréhension, entre les étudiants animés de leurs espoirs utopiques (idéologico-« politiques ») et les travailleurs préoccupés par leurs revendications immédiates .

Quelques étudiants ont pensé expliquer cela, d'une manière un peu trop simpliste, par la « trahison » des dirigeants de la CGT et du PCF. C'est une explication simpliste car ce n'est pas une explication marxiste-léniniste de croire au rôle déterminant des leaders dans un mouvement de masse de cette proportion. La vérité est que la classe ouvrière dans son ensemble, et non simplement ses dirigeants, n'était pas disposée, en général, à « suivre » les propositions des étudiants, qui reposaient plus sur des rêves que sur une compréhension de la réalité.

La classe ouvrière sentit qu'elle courait le risque (étant donné l'inexpérience des étudiants dans la lutte de classe) d'être entraînée dans une aventure dangereuse.

C'est la raison pour laquelle la classe ouvrière continua, sans eux, à suivre son propre chemin, en se fondant sur sa propre expérience. Ceci, bien sûr, n'était pas et ne pouvait pas être le chemin que lui indiquaient les « leaders » étudiants, Geismar, Sauvageot et plus tard Herzberg dans leurs nombreuses déclarations – déclarations que la radio et la presse bourgeoises se faisaient un plaisir de relayer (la bourgeoisie n'est pas aussi stupide que les leaders étudiants le pensaient). (Soit dit en passant, Geismar et Herzberg n'étaient même pas étudiants, mais plutôt enseignants et chercheurs : Geismar était membre du PSU et Herzberg était membre du PCF – il en fut immédiatement exclu). C'est également la raison pour laquelle la classe ouvrière a vu d'un si mauvais œil le grand meeting du PSU (Parti Socialiste Unifié, qu'on aurait mieux fait d'appeler Parti Socialiste de l'Université à cette époque-là) à

Charléty. C'est ainsi que, dans la pratique, la classe ouvrière résolut ses problèmes toute seule : en tout premier lieu, le problème de ses revendications ; puis, également, dans certains cas, le problème de sa relation avec ses propres dirigeants, problème qui était absolument secondaire vu la situation. Ce deuxième problème, dans n'importe quel événement, est l'affaire de la classe ouvrière et n'a rien à voir avec les étudiants. Les étudiants devraient accepter cette idée très simple, même s'ils ont du mal à la comprendre.

La classe ouvrière reprit le travail. La reprise se fit souvent dans une atmosphère de victoire, bannière au vent. Dans d'autres cas, elle dut faire face à de sérieux problèmes avec certains responsables syndicaux. Puis tout revint à un état normal. Mais certaines choses avaient changé. Le pouvoir d'achat avait momentanément augmenté. Les syndicats avaient conquis des droits civiques de base dans les usines (à l'usine Citroën, cela avait vraiment été une victoire). Et, *surtout*, la classe ouvrière avait compris (et cela était gravé *définitivement* dans sa mémoire) que l'action des masses avait réussi du jour au lendemain à semer la terreur parmi les patrons, le gouvernement et l'Etat, que cette action était donc possible, et qu'une telle action, un jour, pouvait conduire à quelque chose dont la classe ouvrière a entendu parler – depuis la Commune à Paris, depuis 1917 en Russie et 1949 en Chine : la Révolution Proletarienne.

Lorsque la classe ouvrière fut retournée au travail, les étudiants « continuèrent le combat » avec le fameux slogan, « *Ce n'est qu'un début, continuons le combat !* ». Début de quoi ? Et quel combat ?

Lorsque je pose ces questions, je ne veux absolument pas dire que *rien du tout* n'a commencé. Au contraire, quelque chose de fondamental a commencé pour les étudiants, pour les lycéens, les élèves de CET et pour les jeunes travailleurs intellectuels, mais quelque chose qui n'est guère qu'un *début*. Début de quoi ? Les étudiants pensent que c'était le début de la révolution. Sur le long terme, bien sûr, mais ce début n'était pas quelque chose qu'ils pouvaient mener à son terme : c'est à la classe ouvrière qu'il revient d'accomplir ce processus, classe ouvrière qui n'a pas attendu Mai pour « commencer la lutte » (elle l'a commencée il y a plus d'un siècle). Si c'est le cas, alors, qu'est-ce qui a commencé pour les étudiants ? « Continuons le combat ! » Eh bien, le combat a continué, ou plutôt en réalité il a décliné et, dans les mois à venir, du moins en France, il va se diriger encore et encore vers la complète *désintégration, au moins dans le milieu étudiant*, de ce que les étudiants appellent, dans des termes exagérément ambitieux, le « *Mouvement Etudiant* ».

Cette désintégration a déjà commencé en France. Cela a d'abord pris la forme d'une prolifération de groupuscules, et à l'heure actuelle cela prend la forme d'une idéologie anti-groupusculaire (de type néo-luxembourgist) incarnée dans l'idéologie des Comités d'Action. Cette désintégration continuera et sera encore plus prononcée. Nous pouvons compter, de plus, sur l'intelligence (bourgeoise) d'E. Faure³ pour y contribuer de toutes ses forces, au moins dans les universités.

« Ce n'est qu'un début. Continuons le combat ! » Début de quoi ? Quel combat ? Cela conduit à la question suivante : que signifie le terme « *Mouvement Etudiant* » ?

³ Alors Ministre de l'Education Nationale.

Hypothèse I

Je voudrais commencer par une remarque : non seulement en France et en Italie, mais aussi en Allemagne, en Espagne et aux Etats-Unis, le « Mouvement étudiant » porte un nom qui n'indique pas exactement ce qu'il est en réalité.

A cet égard, Mai 68 en France a été une sorte d'expérimentation scientifique, une épreuve de vérification dans laquelle des faits jusqu'alors cachés furent découverts. Avant tout, le fait suivant : si les étudiants, au sens strict, eurent la suprématie et le rôle principal, au moins au début des événements, ils eurent aussi tendance à faire semblant de ne pas reconnaître la présence active d'autres couches, *plus importantes qu'eux*. En premier lieu, les élèves du secondaire : les lycéens et les élèves de CET, et même des élèves plus jeunes encore. Et, au-dessus et au-delà de ces élèves, il y avait d'importantes couches très différenciées de jeunes « travailleurs intellectuels » : jeunes médecins, avocats, artistes, architectes, ingénieurs, journalistes, petits et moyens cadres, techniciens, enseignants, chercheurs et ainsi de suite.

Le fait est que cette expression trop vague et unilatérale, et par conséquent, inexacte, le « Mouvement étudiant », couvre une série d'actions qui ont convergé en Mai, actions de diverses couches de jeunes étudiants et de diverses couches de jeunes travailleurs intellectuels. Cette grande diversité explique bien des choses qui ont eu lieu en Mai, à la fois convergence d'action (par exemple, les superbes affiches des jeunes artistes et architectes) et les heurts et même les divergences. Cette grande diversité était dominée par un élément commun. Une source idéologique commune dominait cette masse, aux origines petites-bourgeoises : *l'idéologie petite-bourgeoise était dominante*. Mais cette même diversité aide à comprendre les différentes variantes de l'idéologie petite-bourgeoise qui ont été exprimées en Mai : l'anarchisme libertaire *dominant*, mais aussi le trotskisme, l'anarcho-syndicalisme, le guévarisme, et l'idéologie de la RCC. Il faut dire que l'influence directe de Marcuse, qui a été si importante pour la jeunesse étudiante d'Allemagne et d'Italie, fut *pratiquement nulle* en France.

Autre remarque. Le nom de « *Mouvement étudiant* » se prête à une bonne dose d'ambiguïté à la lumière de ce que j'ai dit. Il est vrai que les étudiants ont tendance à appeler leurs actions « Mouvement », ce qui est compréhensible du point de vue à la fois de leurs intentions et de leur admiration pour le Mouvement Ouvrier. Mais il est difficile de leur donner ce nom *de plein droit*. A mon avis, si un mouvement comme le Mouvement Ouvrier mérite ce nom, c'est parce qu'il est le Mouvement d'une *classe sociale* (le prolétariat), et de plus de la seule classe *objectivement révolutionnaire*. Les étudiants, les lycéens et les jeunes travailleurs intellectuels ne constituent pas une classe, mais plutôt des « couches moyennes » avec une idéologie petite-bourgeoise. De plus, ils ne sont pas objectivement révolutionnaires même si certains de leurs membres peuvent devenir d'authentiques militants révolutionnaires (Marx et Lénine étaient, justement par leurs origines sociales, des intellectuels petits-bourgeois). Que le « Mouvement étudiant » ne soit pas un vrai Mouvement, c'est-à-dire un mouvement *uni*, a été révélé en Mai par les conflits et les sérieuses divergences dans les initiatives et les actions, et aussi par le fait que le Mouvement étudiant, dans certains cas (par exemple à Charléty), s'est laissé mener par les idéologues d'un parti politique, le PSU, dont l'orientation fondamentale n'était pas étudiante.

Ceci étant dit, et sans vouloir refuser à nos camarades étudiants le droit de se donner le nom de « Mouvement », puisque cela exprime leur aspiration à une action unifiée et à une organisation unifiée qui iront au-delà des expériences et institutions scolaires et professionnelles et qui attaqueront toute la structure de l'Etat capitaliste, il est important de mettre ce mouvement en perspective correctement. Il est nécessaire de prendre en compte

l'élément suivant qui est fondamental: ce n'est pas un mouvement qui concerne un ou deux pays, mais presque *chaque pays capitaliste* et même un certain nombre de pays socialistes. Ce mouvement a commencé il y a quinze ans, a fait quelques remarquables avancées, puis a rencontré quelques échecs spectaculaires dans certains pays (qui se souvient encore du splendide Mouvement étudiant turc, écrasé par la dictature fasciste locale ?), avant de culminer en France en Mai 68.

Un mouvement international qui dure, né en 1955 et qui alterne victoires et défaites, régressions et redressements spectaculaires jusqu'à aujourd'hui. Quel est donc cet événement sans précédent historique, un événement qui est assurément *irréversible* malgré ses inévitables défaites, et qui, maintenant qu'il a commencé, peut rencontrer et certainement rencontrera des échecs, mais qui *ne s'arrêtera plus* ?

Pour l'expliquer, sur la base de mes connaissances limitées, je proposerai l'hypothèse fondamentale suivante : ce mouvement international est l'une des formes spontanées de la lutte de classe, menée – généralement dans des formes utopistes-gauchistes – dans un *environnement petit-bourgeois* et provoquée, en dernière analyse, par la crise de la phase actuelle de l'impérialisme : la phase de son agonie.

Ce n'est pas très difficile de trouver des preuves de l'impact des luttes de classe internationales anti-impérialistes sur la naissance et le développement de ce Mouvement. Pour ne mentionner que le plus significatif, rappelons l'effet sur les jeunes étudiants et intellectuels de la guerre d'Algérie, la Révolution Cubaine, la guérilla en Amérique Latine – où le « Che » a trouvé une mort héroïque mais politiquement coûteuse –, la prodigieuse et victorieuse lutte du peuple vietnamien contre l'agression de la plus grande puissance militaire, la RCC, la violente révolte des Noirs américains dans les grandes villes des Etats-Unis et la résistance palestinienne. Ces luttes anti-impérialistes ont rencontré une extraordinaire réceptivité au sein de la jeunesse de nos pays, y compris des jeunes travailleurs (n'oublions pas qu'en France c'étaient les jeunes prolétaires et paysans qui étaient mobilisés par la guerre d'Algérie, que c'étaient eux qui ont paralysé le « putsch » de Salan et fait hésiter ses officiers et qu'ils n'ont pas oublié cette leçon).

Naturellement, cette réceptivité ne serait pas si profonde si la succession des événements qui ont ponctué les années 1930 jusqu'aux années 60 n'avait pas ébranlé l'idéologie bourgeoise au point de la rendre extrêmement fragile et vulnérable. Le fascisme de Mussolini ; le nazisme d'Hitler ; la Guerre civile espagnole et la défaite des républicains sous les coups du fascisme international ; la Seconde Guerre Mondiale ; les révolutions qui en ont résulté en Europe Centrale, mais spécialement en Chine ; la libération politique et parfois sociale des pays du « Tiers Monde » ; les « victoires » aussi bien que les défaites (Corée, Vietnam !) ; les interventions politiques et militaires directes des Etats-Unis, qui sont devenus l'unique gendarme international de l'impérialisme du fait de la faiblesse et de la contradiction de ses « alliés » ; en bref, la manifestation publique de l'impuissance politique et idéologique des gigantesques forces militaires et économiques de la bourgeoisie – tous ces événements ont réduit à presque rien, si ce n'est entièrement anéanti, la puissance, encore impressionnante aujourd'hui, de l'idéologie bourgeoise traditionnelle.

C'est un fait historique de première importance, et ce serait une très sérieuse erreur de le sous-évaluer, cette défaite ouverte mais peu mentionnée de l'idéologie dominante, qui est l'idéologie de la classe dominante.

C'est une défaite qui s'étend au *monde entier*. Cette défaite a créé un vide, une porte grande ouverte, qui laisse l'idéologie marxiste-léniniste virtuellement hégémonique, même si les couches petites-bourgeoises révoltées cherchent le chemin vers le marxisme-léninisme dans des formes « infantiles », utopiques et idéologiques. Après tout, nous savons que l'utopisme (anarchiste, anarcho-syndicaliste, néo-luxembourgistes et généralement

« gauchiste ») n'est qu'une maladie infantile qui sera guérie, comme Lénine l'a dit, « si elle est convenablement traitée ».

Nous ne devrions pas, par conséquent, être trop surpris que l'effet combiné des prestigieux exemples de la lutte victorieuse contre l'impérialisme, d'un côté, et du vide ouvert par la défaite certaine de l'idéologie bourgeoise, d'un autre côté, ait pu ouvrir un vaste champ de bataille pour la révolte idéologique de la jeunesse étudiante et intellectuelle.

En plus de cela, si l'on considère le développement tendanciel de la crise économique de l'impérialisme, qui affecte l'existence matérielle non seulement de la classe ouvrière de plus en plus exploitée, mais aussi et peut-être surtout, pour la première fois, directement de la *petite-bourgeoisie*, même dans ses couches relativement riches (cadres intermédiaires, ingénieurs, enseignants, chercheurs, etc.), on ne trouvera pas étonnant de voir ses propres enfants, angoissés par le chômage qu'ils savent les attendre, se lancer directement dans la bataille. Politiquement, économiquement et idéologiquement, l'agonie de l'impérialisme a créé les conditions par la jeunesse petite-bourgeoise sur certains appareils capitalistes de l'Etat, parmi lesquels en premier lieu les appareils d'inculcation idéologique, là où l'idéologie bourgeoise montre désormais son incurable faiblesse : le système scolaire.

Mon hypothèse, par conséquent, est que le « Mouvement » des jeunes étudiants et intellectuels au niveau aussi bien national qu'international, doit être considéré comme une *révolte idéologique* (NB : une révolte idéologique n'est pas, en et par elle-même, comme le croient trop facilement les étudiants, une révolution politique) *qui attaque d'abord l'appareil des systèmes scolaires des pays capitalistes*.

Pour l'instant, c'est le stade où en sont les choses. Mais je pense que si l'on sait d'où viennent les choses et dans quelles profondeurs historiques ont leurs racines, on peut raisonnablement prédire où elles vont, ou vers quel événement elles tendent, et où elles vont finir en fait, après de nombreuses et souvent sérieuses vicissitudes.

Ce n'est pas la première fois en fait que les pays capitalistes ont été le théâtre des révoltes idéologiques de leurs jeunes étudiants et intellectuels. Les révoltes des années 1920, le surréalisme en Europe de l'Ouest, et le Proletkult en Russie, étaient aussi des révoltes idéologiques. Mais, pour des raisons qui tiennent à la situation mondiale de cette époque, la force de l'impérialisme et la puissance de l'idéologie bourgeoise – ou pour d'autres raisons (en Russie) – ces mouvements n'ont pas tenu leurs promesses. Ils ne sont jamais allés au-delà de la maladie infantile, au moins en Europe de l'Ouest.

Il faut se souvenir que les masses de jeunes se sont également mobilisées, avec grand enthousiasme, dans la « révolte idéologique » des mouvements fascistes dans l'ensemble de l'Europe et du Japon. Mais cette révolte, odieusement exploitée par les dirigeants fascistes que la grande bourgeoisie a adoptés comme dirigeants pour lutter contre la classe ouvrière, a été détournée et pourrie par les horribles méthodes des fascistes, et ensuite massacrée dans les guerres d'agression des puissances de l'Axe.

Les choses sont complètement différentes aujourd'hui. Les mouvements fascistes aujourd'hui n'ont pratiquement aucune chance de recruter des *légions* parmi les jeunes étudiants, en dépit des dangers très réels, objectifs et même imminents d'une réaction néo-fasciste de la classe dirigeante. La bourgeoisie ferait mieux de se résigner au fait qu'elle a définitivement perdu le contrôle idéologique de la plus grande partie de sa jeunesse. C'est pourquoi nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, et malgré les inévitables défections (qui parfois peuvent être dangereuses, toutefois, à cause de l'anti-communisme objectif de certains de ses éléments), que la révolte idéologique mondiale des étudiants est objectivement et définitivement progressiste, et qu'elle joue déjà un rôle positif qui ne peut être ignoré, bien sûr à son niveau et dans ses limites, dans la lutte de classe internationale contre l'impérialisme.

Tout le problème, le problème crucial, que le Mouvement étudiant *doit* affronter et qu'il n'a encore affronté que dans des termes largement mythiques, est le suivant : sous quelles conditions, dans quel intervalle de temps, et après avoir traversé quelles épreuves, le Mouvement étudiant réussira-t-il à établir une jonction durable avec le Mouvement Ouvrier et finalement à fusionner avec lui ?

A ce propos, il faut introduire un deuxième fait.

Fait II

Il faut beaucoup de courage pour affronter ce fait avec honnêteté car il est grave. Et, justement parce qu'il est si grave, on ne l'a pas encore affronté avec honnêteté.

C'est quelque chose qui, dans les termes de la lutte de classe internationale, est déplorable, mais malheureusement, c'est un fait incontestable. *Nos Partis Communistes ont momentanément – nous l'espérons – mais effectivement perdu tout contact idéologique et politique avec les étudiants et les jeunes intellectuels.*

Le fait que des efforts aient été faits depuis Mai pour rétablir des contacts prouve simplement que ce contact n'existait pas en France en Mai. Je crois que la même chose arrive dans d'autres pays. Le fait que Longo⁴ ait jugé indispensable de recevoir *personnellement* des « dirigeants » du Mouvement étudiant italien est également la preuve que les Organisations Communistes étudiantes ne pouvaient pas, à elles seules, assurer normalement le contact qu'elles avaient perdu.

Le fait est qu'en Mai l'UEC a été complètement dépassée par les événements. Les masses de jeunes – étudiants, travailleurs intellectuels et même un certain nombre d'ouvriers – ont suivi d'autres dirigeants, pas ceux de l'UEC ; ils ont combattu sous d'autres slogans que des slogans communistes. Ils ont suivi Cohn-Bendit et son mouvement du « 22 Mars » qui n'était même pas une organisation ; ils ont suivi Sauvageot, qui représentait l'UNEF qui était tellement une organisation fantôme qu'elle n'avait même pas de président depuis que le précédent avait démissionné ; ils ont suivi Geismar et ensuite Herzberg, secrétaires du SNES-SUP ; certains ont même écouté Barjonet à Charléty, où le PSU, qui présidait le meeting, n'a pas pu faire parler Mendès-France, bien qu'il fût présent. Ils n'ont pas suivi l'UEC, ni les directives du PCF ou de la CGT sauf dans la grande manifestation – qui n'a pas eu de suite – du 13 Mai. Là, il est vrai qu'ils participaient avec enthousiasme, mais ils suivaient la classe ouvrière plutôt que le PCF ou la CGT. *En masse*, ils n'y sont même pas allés avec leurs propres *groupuscules* qui, pour la plupart, ont été littéralement écrasés par le Mouvement étudiant de Mai.

C'est un fait sérieux et impressionnant, qui mérite non seulement réflexion, mais aussi, avant tout, une documentation précise et une profonde analyse. (Car comment une réflexion est-elle possible sans faits et sans analyse ?)

Pourquoi les PC, qui après tout sont toujours représentés parmi les étudiants par leurs propres organisations, ont pratiquement perdu tout contact avec la jeunesse étudiante, à tel point qu'ils ont été dépassés en Mai par l'idéologie et les actions spontanées de ces derniers ?

Je soulève simplement la question ici, n'ayant pas l'information nécessaire pour risquer de formuler une hypothèse. Certainement, en France, il est nécessaire de revenir aux effets de la guerre d'Algérie sur les étudiants, car c'est à cause d'eux que l'UEC a subi deux scissions très sérieuses et préjudiciables, chacune d'entre elles a grandement porté préjudice à la fois aux membres et à l'organisation et les a considérablement affaiblis. Nous devons certainement également rappeler l'influence de la RCC, et les slogans scissionnistes avec lesquels le PCC a dirigé les mouvements hors de Chine. Mais, ce ne sont que des éléments partiels dans un système général de causes, et ce système doit être analysé à la fois en détail et, plus nettement,

⁴ Luigi Longo, alors secrétaire général du PCI.

comme un tout, car il concerne non pas seulement la jeunesse d'une seule nation, mais la jeunesse de la plus grande partie des pays capitalistes, et aussi de certains pays socialistes.

Quelles que soient les causes ultimes de cette perte de contact, une chose est sûre : elle a aidé à pousser la révolte de la jeunesse vers ce qui est improprement appelé *gauchisme*. Le terme est imprécis parce qu'il est nécessaire de spécifier les diverses formes que le gauchisme prend – certaines d'entre elles sont mutuellement antagonistes, comme le prouvent amplement les divisions qui règnent aujourd'hui entre les restes des *groupuscules* et leurs ex-adhérents. Il est également nécessaire de spécifier que ce dont nous parlons ici est le gauchisme *petit-bourgeois*, et pas le gauchisme *prolétaire* sur lequel Lénine a écrit dans son ouvrage sur le *Gauchisme*, ouvrage qui est trop souvent cité sans discrimination. Il est également nécessaire de spécifier que, lorsque Lénine pensait que le gauchisme prolétaire était « mille fois moins dangereux que le doctrinarisme de droite » pour la révolution et relativement facile à « soigner », comme maladie infantile du Mouvement Ouvrier, les formules de Lénine ne peuvent pas être appliquées directement au gauchisme des étudiants *petits-bourgeois*.

On peut affirmer sans crainte que le gauchisme petit-bourgeois, bien qu'« infiniment moins dangereux que le doctrinarisme de droite » et même moins dangereux que le gauchisme prolétaire, sera néanmoins *infiniment plus difficile* à soigner que le gauchisme prolétaire. Car il est clair que les petits-bourgeois n'ont pas le remède « naturel » de « l'instinct de classe prolétarien », mais au contraire ont « un instinct de classe petit-bourgeois », qui est incroyablement difficile à transformer en « position de classe prolétarienne ».

Toutes ces conditions spécifiques rendent nécessaire un type très spécial de « traitement » pour ce gauchisme intellectuel et étudiant. Comme Lénine l'a dit des mouvements de jeunesse en 1916, on doit « leur donner de l'aide. Nous devons montrer la plus grande patience quand ils commettent des erreurs, et tâcher de les corriger petit à petit par la persuasion de préférence, et non par la lutte ».

Pour définir une ligne par rapport à la complexe idéologie gauchiste de la jeunesse, il faut d'abord satisfaire certaines conditions indispensables :

1. En usant de toutes les formes d'analyse sociologique (économique, politique et idéologique) nécessaire pour comprendre la spécificité de ce qui s'est passé dans la sensationnelle grève de Mai, il est essentiel de rétablir l'ordre historique des choses : à partir de là affirmer la primauté historique de la grève générale de 9 millions d'ouvriers (qui a balayé l'idéologie de Marcuse et de ses émules) sur l'action des étudiants et de la jeunesse intellectuelle. Cette analyse aura l'immense avantage, si elle est réellement détaillée, non seulement d'éclairer la classe ouvrière sur ses forces et faiblesses – et à partir de là sur ses prodigieuses capacités d'intervention révolutionnaire – mais aussi d'éduquer les jeunes étudiants et intellectuels quant à la *réalité* de la classe ouvrière et du Mouvement Ouvrier, desquels ils ont nécessairement une idée déformée, malgré les contacts qu'ils ont eus avec quelques jeunes travailleurs (*quelques* jeunes travailleurs ne sont pas *la* classe ouvrière). Cette analyse doit également mettre en lumière la *presque totale abstention* en Mai du prolétariat rural, des paysans pauvres et des petits cultivateurs, dont les revendications et la colère sont pourtant bien connues. Pourquoi se sont-ils abstenus ? Pour le savoir, il faut nécessairement aller au-delà d'un cadre de référence national et faire référence au contexte international, à l'impérialisme et à la lutte internationale contre l'impérialisme, et aux conditions très difficiles créées par la scission dans le Mouvement Communiste International, dont la réalité et les parties constituantes ne peuvent être ignorées.

2. Il est également essentiel d'entreprendre une étude profonde des causes nationales et internationales qui se trouvent derrière *la révolte idéologique des étudiants et jeunes intellectuels*. Cette analyse aura l'immense avantage d'éclairer les jeunes sur les causes qui les ont poussés à agir ; sur la *nécessité* des événements qu'ils ont expérimentés comme

« libres » ; sur les difficultés des impasses dans lesquelles ils se débattent et vont continuer à se débattre. Cela leur fera comprendre les limites et les erreurs des formes spontanées de l'idéologie petite-bourgeoise qui ont gouverné leurs actions historiques en Mai ; et cela les préparera à s'unir avec la classe ouvrière, à reconnaître le principe (affirmé avec une incomparable clarté par Lénine) de la *direction* de la lutte révolutionnaire par la classe ouvrière, et d'affronter, dans des termes précis, le problème qui à présent les tourmente : le problème de la *nécessité de l'organisation* (parce qu'ils sentent, et certains d'entre eux savent même, qu'aucune action politique n'est possible sans *organisation*). De plus, une telle analyse pourra nous permettre de faire comprendre aux ouvriers les causes et le sens de la révolte idéologique de la jeunesse étudiante et intellectuelle, et aussi les causes des réactions utopiques des étudiants, qui, avec raison, ont déconcerté les ouvriers et les ont rendus généralement suspicieux – si ce n'est parfaitement méfiants. Naturellement, une analyse de cette nature devra être effectuée, comme je crois l'avoir dit clairement, à un niveau à la fois national et international.

3. Enfin, il est essentiel d'entreprendre une analyse minutieuse des raisons qui ont conduit à l'anormale perte de contact (pratique, idéologique et politique) entre la majorité des PC et la jeunesse. Là aussi nous devons aller au fond des choses – même si cela signifie introduire des raisons d'ordre international, puisque le phénomène dépasse le cadre de chaque nation – pourvu que nous identifions les causes spécifiquement nationales du phénomène. Sans cela, les tentatives actuellement faites par nos Partis pour rétablir des liens avec les étudiants et la jeunesse intellectuelle courent le risque de remplir le vide qui fut si fatal en Mai avec des méthodes et une ligne au jugé – c'est-à-dire de le remplir tant bien que mal, ce qui veut dire pas très bien. Bien sûr, les résultats de cette analyse finale doivent trouver leur place – peut-être une place limitée, mais néanmoins indéniable – dans l'analyse des raisons de l'ascension massive de toutes les diverses idéologies gauchistes qui, sans traitement approprié et patient, risquent de dominer pendant longtemps la jeunesse ».

Louis ALTHUSSER, Lettre à Maria Antonietta Macciocchi datée du 15 mars 1969, in Maria Antonietta Macciocchi, *Letters from inside the Italian Communist Party to Louis Althusser*, London, NLB, 1973, translated by Stephen M. Hellman, p.308-319.

Retraduit en français par Julien Girval-Pallotta.